

table, passait d'un tableau dans un autre. Mais celui-ci lui parut, au contraire, aussi doux au cœur que l'autre était triste et pénible. Il se retrouvait bien pourtant encore dans le même salon ; seulement, au lieu d'un sentiment de colère, c'était un sentiment de bonheur qu'il éprouvait, car voici ce qui l'entourait :

Une jeune femme, habillée avec une simplicité de bon goût, était assise près d'une fenêtre ouverte, un joli ouvrage à la main ; mais son aiguille paresseuse se tenait immobile entre ses doigts, pendant que ses regards s'arrêtaient avec amour sur une jolie petite blondine, bel ange aux doux yeux, plus bleus que les bluets de champs, laquelle, avec de bruyants éclats de rire, bombardait de fleurs et de baisers, en l'appelant papa, le jeune châtelain lui-même ; tandis qu'un petit garçon tout frais, tout bouclé et tout joyeux, à l'intention sans doute de soutenir la sœur dans ses attaques, grimpa lestement derrière son père pour lui fermer les yeux avec ses mains mignonnes.

Notre jeune curieux se serait oublié longtemps dans cette scène charmante, si un signe du lutin ne l'eût pas arraché à sa contemplation en lui montrant de nouveau le riche cadre placé devant lui. Il poussa un profond soupir de regret, et son bonheur s'envola ; mais cette fois quand de nouveau le voile du premier tableau se leva, il n'y figurait pas.

C'était la grande salle à manger de son même château pourtant. La table, richement couverte de vaisselle d'argent et de vermeil, des plus belles porcelaines et des mets les plus recherchés, était entourée par une société nombreuse ; on riait, on causait, on s'amusait enfin. La jeune femme du premier tableau présidait, comme maîtresse de maison, à ce festin.

—Y a-t-il longtemps, madame, que vous n'avez reçu des nouvelles de votre mari ? demanda d'une voix aigrelette une dame prétenueusement vêtue, quoique sur le retour, partant, ennemie mortelle de toutes les femmes encore jeunes et jolies.

—Très-longtemps, répondit d'un air distrait la châtelaine, tout en continuant avec son voisin une conversation qui semblait l'attacher.

—Et revient-il bientôt, continua l'officieuse.

—Je l'ignore, madame, fit sur le même ton la jeune femme.

À ce moment, un domestique présenta à sa maîtresse une lettre posée sur un plat d'argent. Celle-ci y jeta les yeux.

—De mon mari ! murmura-t-elle en rougissant. Puis elle dit vivement, à haute voix, au laquais de poser cette lettre sur la cheminée de

sa chambre, et elle reprit aussitôt la conversation un moment interrompue.

Le jeune homme détourna les yeux de ce tableau et rencontra l'autre tout découvert devant lui comme pour le consoler.

Il y retrouva encore la jeune femme, le blond lutin et la gentille espiègle ; seulement un voile de tristesse semblait étendu sur ces êtres charmants. La jeune femme travaillait toute rêveuse, la petite fille tapotait sur le piano d'un air maussade, tandis que le petit garçon écrivait, en mettant autant d'encre sur ses doigts que sur son papier.

—Mais, maman, est-ce que papa ne va pas bientôt revenir ? s'écria tout à coup la blondine ; je sais bien mon grand air, pourtant.

La jeune mère, en entendant ces mots naïfs, entremit un sourire et un soupir.

—Je l'attends tous les jours, ma fille, répondit elle, et il sera bien content de toi quand il t'entendra, tu verras !...

Encouragée par ces paroles remplies de douces promesses, la gentille enfant frappait de plus belle les touches d'ivoire, quand une jeune bonne entra tout essoufflée en tenant une lettre à la main.

—De monsieur ! s'écria-t-elle d'une voix joyeuse, c'est de monsieur !

En entendant ces mots, la jeune femme et les deux enfants s'élançèrent avec bonheur vers la missive attendue.

Pendant que ces divers tableaux se déroulaient sous les yeux de son protégé, le génie de la comète le regardait avec malice.

—Comment trouves-tu mes conseils ? demanda-t-il enfin en voyant le jeune homme attendre.

—Sont-ils finis ? répliqua celui-ci avec impatience, car ces paroles qui tombaient glacées sur son cœur éteignirent promptement son émotion ; aussi évitait-il de répondre à la demande qui lui était faite.

—Pas encore, répliqua le lutin du même ton narquois. Regarde.

Et le beau cadre se découvrit de nouveau.

Il se sentit alors tout endolori, tout malade et se vit couché dans son lit.

—Mon Dieu, que j'ai soif ! murmura-t-il en cherchant des yeux s'il trouverait une tasse de tisane ou un verre d'eau auprès de lui. Ne voyant ni l'un ni l'autre, il se souleva avec effort, prit le cordon de la sonnette et sonna.

Personne ne vint. Alors il recommença, mais plus fort cette fois, et après un long temps encore un domestique entra enfin.

—Que demande monsieur ? fit celui-ci d'un air rogue.

—Je demande à boire, et je veux quelqu'un auprès de moi, dit le châtelain d'un air d'autorité.

—Quelqu'un ! Mais il n'y a personne de libre au château, monsieur, répliqua le laquais, madame donne un grand dîner ce soir, et nous sommes tous occupés.

Le malade soupira tristement.

—Eh bien, alors, je voudrais parler à madame ? fit-il plus doucement.

—Madame ! exclama le valet avec un petit haussement d'épaules fort significatif. Ah ! bien oui ! elle est sortie, madame ; il faut bien qu'elle amuse son monde, peut-être !

Puis il s'éloigna en fermant la porte brusquement, et murmura :

—Sont-ils donc ennuyés ces riches, quand ils sont malades. Il devrait bien y avoir un hôpital pour eux aussi.

—Lâche ! coquin ! s'écria avec colère le jeune châtelain.

Mais le tableau avait disparu.

Pourtant il se trouvait toujours malade, toujours couché ; seulement, cette fois il éprouvait une quiétude qui adoucissait ses souffrances. Auprès de son lit était assise la jeune femme du cadre modeste. Elle semblait triste et inquiète. Le petit garçon bouclé faisait une lecture à voix basse. La petite blondine, agenouillée, tenait dans ses mains mignonnes la main fiévreuse de son père qu'elle baisait de temps en temps.

Mais bientôt la porte s'ouvrit doucement ; un domestique entra portant sur une assiette une tasse de bouillon fumant, tandis que la jeune femme mettait vivement son doigt blanc sur ses lèvres pâlies pour lui recommander le plus profond silence.

—Adieu ! fit tout à coup le génie en s'élançant sur sa nuée lumineuse. Les tableaux fantastiques s'étaient envolés avec lui, en laissant le jeune châtelain de M..., non plus ennuyé, mais rêveur...

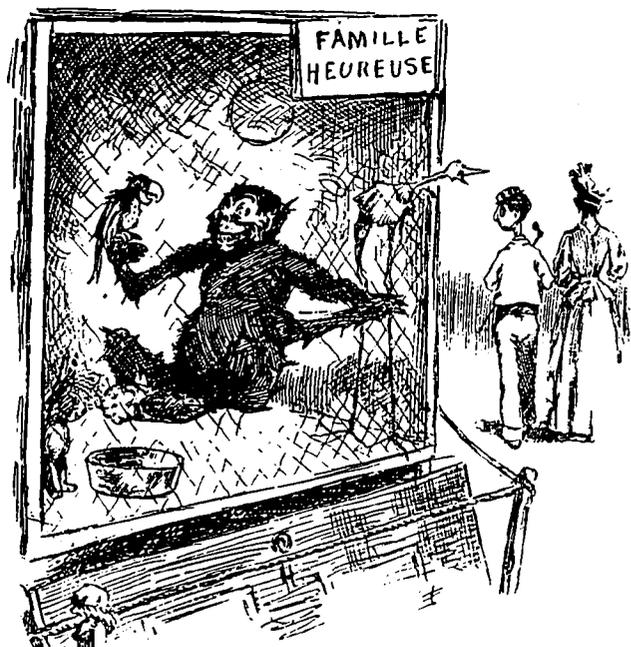
SUR UN GRAND PIED

On parlait dans un salon d'une dame dont les extrémités n'auraient certes pu entrer dans les pantoufles de cendrillon.

—Eile est toujours à court d'argent, disait quelqu'un.

—Ce n'est pas étonnant, a répliqué aussitôt une amie charitable, elle vit sur un si grand pied !

UN INSULTEUR CACHE



I
Jeune dame.—L'as-tu entendu ce polisson de singe qui disait :
" Creve-faim ! Vas-t'en ! "

II
Le singe, (à son ami le perroquet.)—Viens, que je t'embrasse. Que tu en as donc de la chance de pouvoir dire tout ce que tu veux !